

« Je voudrais que le Directeur des Académies obtînt un ordre du Roi qui enjoignît, sous peine d'être exclu, à tout artiste d'envoyer au Salon deux morceaux au moins, au peintre deux tableaux, au sculpteur une statue ou deux modèles. Mais ces gens, ajoutait Diderot, se moquent de la gloire de la nation, du progrès et de la durée de l'art, de l'instruction et de l'amusement du public, et n'entendent rien à leur propre intérêt. »

Combien Diderot serait agréablement surpris, s'il quittait ses Champs-Élysées pour les nôtres, de voir à quel point nos artistes se sont pénétrés de ses leçons.

Si les peintres et les sculpteurs français exposent chaque année deux tableaux, deux bustes ou deux statues, ce n'est certes pas parce qu'ils y sont contraints par un règlement ou forcés par une loi, c'est seulement parce qu'ils n'en peuvent exposer davantage.

Si on les laissait faire, en effet, ce n'est pas deux morceaux qu'ils exposeraient, c'est cinq, c'est dix, vingt peut-être. Le jury nommé par leurs soins se verrait englouti sous une irrésistible avalanche; déjà, semblable à la garde qui veillait jadis aux barrières du Louvre, il a grand mal à se défendre contre l'envahissement, le trouble et la confusion; et son inquiétude est grande, de voir la marée toujours montante des œuvres d'art qui menace de le submerger.

C'est sur dix mille envois, qu'il lui faut maintenant se prononcer et choisir les trois mille ouvrages, auxquels il accorde une hospitalité plus ou moins généreuse. Six mille artistes attendent avec anxiété ses décisions, intriguent pour peser sur ses choix; car il n'est plus besoin de répéter à aucun d'eux ce que le grand critique d'art du dix-huitième siècle criait à ses contemporains : « Combien de tableaux seroient demeurés des années entières dans l'ombre de l'atelier, s'ils n'avoient point été exposés? Tel artiste, hier inconnu, s'annonce en un instant à toute la ville pour un habile homme. » Cè sont là, aujourd'hui, des paroles presque banales, des vérités acquises, en quelque sorte un lieu commun.

Ajoutons vite qu'un intérêt plus haut encore s'attache à ces solennités annuelles. C'est le propre de l'Art, que tout ce qu'il touche, revêt, par ce seul fait, un attrait supérieur. Ce qui aurait pu n'être qu'une question de notoriété ou d'intérêt pour les artistes, s'est transformé en éducation pour le public. Le Salon est devenu une école, où peintres et sculpteurs n'apprennent certes pas toujours leur métier, mais où la foule apprend à voir, à discerner, à juger, à connaître.

L'enseignement, commencé au Louvre et au Luxembourg, se complète aux Champs-Élysées. La discussion peu respectueuse des mérites contemporains achève d'ouvrir les esprits déjà mis en éveil par la gloire indiscutée des grands maîtres; et c'est merveille de voir comment chacun se prononce, donne son avis, tranche dans le vif, et à défaut d'expérience ou d'érudition spéciales, trouve dans son sentiment les principes d'un verdict parfois plein d'équité. Le plus curieux, c'est que de l'hérésie même il naît quelque chose de bon. L'ignorance, en effet, n'est que temporaire. La passion se mêle à tout, on veut comprendre pour pouvoir expliquer, on veut se pénétrer des qualités ou des défauts pour pouvoir louer ou critiquer en connaissance de cause. Dès lors, l'œil se forme, l'esprit travaille et l'intelligence prend son vol.

La passion! il semble cependant qu'elle devrait être bannie de ce sanctuaire de l'Art, où ce qu'on recherche avant tout c'est l'agrément, la pondération, l'harmonie. En outre, ce nom de Salon devrait être, à ce qu'on imagine, antipathique aux discussions bruyantes, aux manifestations éclatantes, aux véhémentes objurgations. « De la douceur, Messieurs, de la douceur, disait Chardin aux critiques de son temps. Entre tous les tableaux qui sont ici, cherchez le plus mauvais, et sachez que deux mille malheureux ont brisé entre leurs dents le pinceau, de désespoir de faire jamais rien qui vaille ce que vous critiquez si fort. »

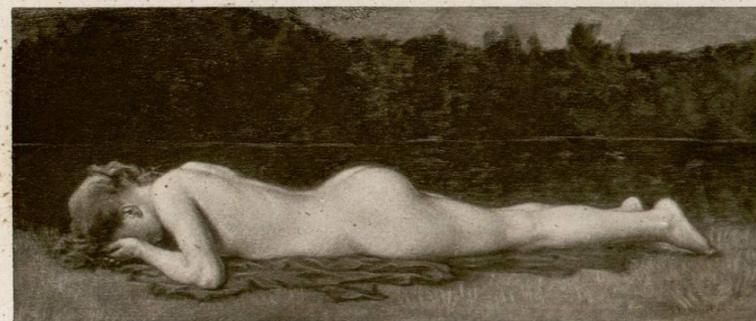
Cette douceur que réclamait Chardin serait encore aujourd'hui assurément de bon ton et aussi de bon goût. Mais allez donc



ALBERT G. — L'AURORE RAFRAICHIT LES AILS DE L'AMOUR

AVANT-PROPOS

l'exiger de gens qui se passionnent. Une presse spéciale s'est créée, il est vrai, avec mission acceptée de mettre un peu d'ordre dans ce fouillis et d'introduire quelque clarté au milieu de ces sensations confuses. Mais là aussi la passion réparaît, car ce n'est guère le propre de la presse d'apporter le calme avec soi et de substituer à l'agitation, la réflexion placide et la méditation féconde. C'est au contraire le rôle du journaliste de trancher dans le vif. Tel qui n'est à bien prendre qu'une Opinion, se prétend une



FEYEN PERRIN (A). *Remords.*

Autorité. Bien heureux encore, quand le juge improvisé ne se transforme pas brusquement en bourreau.

Eh bien, c'est là surtout une des curiosités de cette situation unique. Les artistes pouvaient craindre de perdre beaucoup à ces exécutions sommaires; ils y ont au contraire généralement gagné. Il n'est pas d'exemple, en effet, que la presse ait empêché un grand artiste d'arriver à la fortune et à la gloire. Le véritable talent finit toujours par percer. Tôt ou tard le génie s'impose.

Mieux encore les violences de la polémique, tout autant et souvent même plus que les louanges de la presse, ont profité à nombre de réputations naissantes. Le public sait parfaitement qu'on attaque seulement les forts et qu'on ne persécute pas avec acharnement les gens sans valeur; aussi sa curiosité bienveillante a-t-elle été maintes

fois mise en éveil par les attaques et la persécution. Or, souvent il suffit que la curiosité soit éveillée, pour que la sympathie naisse; si bien qu'on est en droit d'attribuer, en partie au moins, à ces attaques plus ou moins méritées, à ces luttes d'opinion, à ces contestations esthétiques, l'étonnante importance que depuis quelques années a prise, dans notre Société, la phalange quelque peu encombrante des peintres et des sculpteurs contemporains.

Ce n'est point, en effet, seulement par leurs œuvres qu'ils nous intéressent; leurs personnes tiennent, elles aussi, une large place dans nos préoccupations. Qu'on aime ou non les artistes, on les rencontre partout. Le monde les recherche, le public les choie, et le sexe aimable les contemple avec une admiration à peine contenue. Ce besoin de les voir, de les connaître, est si pressant, qu'un jeune peintre, courtisan de succès, s'est efforcé cette année de satisfaire en bloc à ce désir unanime. Il a réuni sur une seule et même toile tous les membres du jury de peinture, et l'on peut être assuré que le tableau de M. Gervex fera une sensation extrême. Ce sera certainement un des *clous* du Salon.

Halte là, direz-vous, une œuvre pareille vaut, par elle seule, qu'on l'étudie et qu'on s'y intéresse. Ce n'est pas une mince affaire que de combiner une semblable réunion de portraits. Rien n'est plus difficile, voire plus dangereux. Jadis les maîtres hollandais, les Ravenstein, les Frans Hals, les Rembrandt, les Van der Helst, les Govert Flinck, durent leurs plus grands succès à ces tableaux corporatifs, qui sont restés l'honneur de certains grands musées.

D'accord, mais le tableau de M. Gervex n'a que fort peu de traits communs avec le *Banquet* de Van der Helst, les *Syndics des drapiers* ou la *Leçon d'anatomie*. Le jeune peintre nous montre ses collègues dans le feu de l'action. Ses jurés fonctionnent, discutent, jugent, votent. Ils sont fièvreusement groupés dans un de ces beaux désordres qui, pour être pris sur le fait, n'en paraissent pas moins un pur « effet de l'art. » Et, conséquence inéluctable de ce désordre voulu, tous sont loin de nous être présentés au complet, pres-



GERVEX (H) - UNE SÉANCE DU JURY DE PEINTURE